

DEUXIEME PARTIE

BACCALAUREAT

Séries générales

Epreuve Anticipée de Français

Oral

GROUPEMENT DE TEXTES COMPLEMENTAIRES à l'étude intégrale de *Juste la fin du monde*.

Perspective dominante : Confronter l'écriture de *Juste la fin du monde* à d'autres œuvres du répertoire ; amener les élèves à s'interroger sur la problématique définie en classe ; comment les registres tragique et comique (réinvestissement de la classe de seconde) sont utilisés ; comparer des extraits d'œuvres à différentes périodes de l'histoire du théâtre.

Perspective complémentaire : appréhender l'objet d'étude, le texte et la représentation, dans sa thématique autour de la question du retour ; mettre en perspective un autre extrait du théâtre de Lagarce (*J'étais dans ma maison*) pour s'interroger sur la question de la réécriture.

Problématique : *En quoi l'irruption du tragique modifie-t-elle les relations au sein de la sphère familiale ?*

Le déroulement de la séquence est laissé à l'initiative des professeurs.

TEXTES :

Texte A : Sophocle, *Electre*, 3^{ème} épisode, 430-420 avant J.C., nouvelle traduction de P. Renault

Texte B : Corneille, *Horace*, Acte IV, scène 5, 1640

Texte C : B.M. Koltès, *Le Retour au désert*, 1-6, 1988

Texte D : J.L. Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1^{ère} partie, scène 3, 1990

Texte E : J.L. Lagarce, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, p.230-231, Théâtre complet IV, 2002

DOCUMENTS :

Annexe 1 : Hélène Kuntz, *Jean-Luc Lagarce dans le mouvement dramatique*,

« Aux limites du dramatique », volume IV, p.20-21, 2008

Annexe 2 : Lectures d'image : *Le Retour au désert*, mise en scène de M. Mayette, Comédie française, 2007

Juste la fin du monde, mise en scène de M. Raskine, Comédie française, 2008

Texte A : Sophocle, *Electre*, 3^{ème} épisode

[*Déguisé en mendiant, Oreste, qu'Electre, sa sœur, croit mort, est arrivé à Mycènes dans l'intention de venger leur père Agamemnon.*]

ORESTE

Je t'ai vu accablée de souffrances sans nom.

ÉLECTRE

Et pourtant tu n'as vu qu'une partie des maux.

ORESTE

Impossible, ma foi, d'en avoir de plus rudes !

ÉLECTRE

Eh bien si... J'habite au palais des meurtriers.

ORESTE

Les meurtriers de qui? Qu'est-ce qui te tourmente?

ÉLECTRE

De mon père ! Et je suis devenue leur esclave.

ORESTE

Qui a pu te livrer à cette servitude ?

ÉLECTRE

On dit que c'est ma mère. Ah !mère, elle en est loin !

ORESTE

Te frappe-t-elle ? Te fait-t-elle la vie dure ?

ÉLECTRE

Je suis humiliée, frappée, bref tout cela !

ORESTE

Et personne ici pour t'aider, ni te protéger ?

ÉLECTRE

Non, car mon seul recours, c'était lui, cette cendre...

ORESTE

Femme, devant ton sort, je suis compatissant.

ÉLECTRE

Tu es le seul qui semble avoir pitié de moi.

ORESTE

J'arrive, seul aussi à souffrir tes tourments.

ÉLECTRE

Tu arrives, mais tu n'es pas de notre sang.

ORESTE

Je parlerais franc si elles étaient loyales (*il montre le Chœur*)

ÉLECTRE

Leur loyauté est vraie : donc, parle en confiance.

ORESTE

Alors, laisse cette urne et tu connaîtras tout.

ÉLECTRE

Non, par les dieux, surtout pas ça, ô étranger !

ORESTE

Il faut me croire et tout se passera fort bien.

ÉLECTRE
Pitié, ne m'ôte pas à sa vue qui m'est chère.
ORESTE
Non, je te l'interdis !
ÉLECTRE
Ah ! je suis malheureuse,
Oreste, toi à qui l'on me dérobe ainsi.
ORESTE
Non, tu fais fausse route. Et tu te plains pour rien.
ÉLECTRE
Comment, mon frère est mort et je ne peux le plaindre.
ORESTE
Tout ce langage est on ne peut plus déplacé.
ÉLECTRE
Je ne mérite pas de pleurer ce défunt ?
ORESTE
Je n'ai pas dit cela ! Mais plaindre un objet, non !
ÉLECTRE
J'ai bien entre les mains les vestiges d'Oreste ?
ORESTE
Oreste, eh bien non ! c'est une mise en scène.
ÉLECTRE
Mais alors, où trouver le tombeau de mon frère ?
ORESTE
Il n'en a pas : à un vivant, point de tombeau !

ÉLECTRE
Mon garçon, que dis-tu ?
ORESTE
Ce n'est pas un mensonge.
ÉLECTRE
Il serait donc... en vie ?
ORESTE
Oui, puisque je respire.
ÉLECTRE
C'est toi ?
ORESTE
Vois dans mes mains, oui, regarde ce sceau :
C'est celui de mon père. À toi de constater.
ÉLECTRE
Jour heureux entre tous !
ORESTE
Tout à fait, je l'atteste.
ÉLECTRE
Douce voix fraternelle, enfin, je te retrouve !
ORESTE
Ne cherche pas ailleurs pour te le confirmer.
ÉLECTRE
Je te tiens dans mes bras.
ORESTE
Restes-y pour toujours !

Texte B : Corneille, *Horace*, Acte IV, scène

[Pour mettre un terme à la guerre fratricide entre Rome et Albe, un combat singulier est organisé entre les trois Horaces et les trois Curiaces. Horace sort vainqueur du combat après avoir tué le dernier Curiace, fiancé de sa sœur Camille.]

HORACE
Que dis-tu, malheureuse ?
CAMILLE
Ô mon cher Curiace !
HORACE
Ô d'une indigne sœur insupportable audace !
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs ;
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs ;
Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées :
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.
CAMILLE
Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,

Moi-même je le tue une seconde fois !

Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie ;
Et toi, bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE
Ô ciel ! Qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE
Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !
HORACE
C'est trop, ma patience à la raison fait place ;
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE
Ah ! Traître !
HORACE
Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

Texte C : B.M. Koltès, *Le Retour au désert*, 1-6

[Pendant la guerre d'Algérie, Mathilde revient en France avec son fils Édouard dans l'intention de récupérer la maison familiale et de régler des comptes. Une violente dispute l'oppose à son frère Adrien devant les serviteurs, Aziz et Maame Queuleu].

AZIZ

Qu'ils se tapent donc, et, quand ils seront calmés, Aziz ramassera les morceaux.

Entre Édouard.

MAAME QUEULEU

Édouard, je t'en supplie, je vais devenir folle.

Édouard retient sa mère, Aziz retient Adrien.

ADRIEN

Tu crois, pauvre folle, que tu peux défier le monde ? Qui es-tu pour provoquer tous les gens honorables ? Qui penses-tu être pour bafouer les bonnes manières, critiquer les habitudes des autres, accuser, calomnier, injurier le monde entier ? Tu n'es qu'une femme, une femme sans fortune, une mère célibataire, une fille-mère, et, il y a peu de temps encore, tu aurais été bannie de la société, on te cracherait au visage et on t'enfermerait dans une pièce secrète pour faire comme si tu n'existais pas. Que viens-tu revendiquer ? Oui, notre père t'a forcée à dîner à genoux pendant un an à cause de ton péché, mais la peine n'était pas assez sévère, non. Aujourd'hui encore, c'est à genoux que tu devrais manger à notre table, à genoux que tu devrais me parler, à genoux devant ma femme, devant Maame Queuleu, devant tes enfants. Pour qui te prends-tu, pour qui nous prends-tu, pour sans cesse nous maudire et nous défier ?

MATHILDE

Eh bien, oui, je te défie, Adrien; et avec toi ton fils, et ce qui te sert de femme. Je vous défie, vous tous, dans cette maison, et je défie le jardin qui l'entoure et l'arbre sous lequel ma fille se damne, et le mur qui entoure le jardin. Je vous défie, l'air que vous respirez, la pluie qui tombe sur vos têtes, la terre sur laquelle vous marchez ; je défie cette ville, chacune de ses rues et chacune de ses maisons, je défie le fleuve qui la traverse, le canal et les péniches sur le canal, je défie le ciel qui est au-dessus de vos têtes, les oiseaux dans le ciel, les morts dans la terre, les morts mélangés à la terre et les enfants dans le ventre de leurs mères. Et, si je le fais, c'est parce que je sais que je suis plus solide que vous tous, Adrien.

Aziz entraîne Adrien, Édouard entraîne Mathilde.

Mais ils s'échappent et reviennent.

MATHILDE

Car sans doute l'usine ne m'appartient-elle pas, mais c'est parce que je n'en ai pas voulu, parce qu'une usine fait faillite plus vite qu'une maison ne tombe en ruine, et que cette maison tiendra encore après ma mort et après celle de mes enfants, tandis que ton enfant se promènera dans des hangars déserts où coulera la pluie en disant : C'est à moi, c'est à moi. Non, l'usine ne m'appartient pas, mais cette maison est à moi et, parce qu'elle est à moi, je décide que tu la quitteras demain. Tu prendras tes valises, ton fils, et le reste, surtout le reste, et tu iras vivre dans tes hangars, dans tes bureaux dont les murs se lézardent, dans le fouillis des stocks en pourriture. Demain je serai chez moi.

ADRIEN

Quelle pourriture ? Quelles lézardes ? Quelles ruines ? Mon chiffre d'affaires est au plus haut. Crois-tu que j'ai besoin de cette maison ? Non. Je n'aimais y vivre qu'à cause de notre père, en mémoire de lui, par amour pour lui.

MATHILDE

Notre père ? De l'amour pour notre père ? La mémoire de notre père, je l'ai mise aux ordures il y a bien longtemps.

ADRIEN

Ne touche pas à cela, Mathilde. Respecte au moins cela. Cela au moins, ne le salis pas.

MATHILDE

Non, je ne le salirai pas, cela est déjà très sale tout seul.

Texte D – Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1^{ère} partie, scène 3

[Louis vient d'arriver dans sa famille après une très longue absence.]

SUZANNE

Parfois, tu nous envoyais des lettres,
parfois tu nous envoies des lettres, ce ne sont pas des lettres, qu'est-ce que c'est ?
de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases,
rien, comment est-ce qu'on dit ?
elliptiques.

« Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. »

Je pensais, lorsque tu es parti
(ce que j'ai pensé lorsque tu es parti),
lorsque j'étais enfant et lorsque tu nous as faussé compagnie
(là que ça commence),
je pensais que ton métier, ce que tu faisais ou allais faire
dans la vie,
ce que tu souhaitais faire dans la vie,
je pensais que ton métier était d'écrire (serait d'écrire)
ou que, de toute façon
- et nous éprouvons les uns et les autres, ici, tu le sais, tu
ne peux pas ne pas le savoir, une certaine forme d'admiration,
c'est le terme exact, une certaine forme d'admiration
pour toi à cause de ça -,
ou que, de toute façon,
si tu en avais la nécessité,
si tu en éprouvais la nécessité,
si tu en avais, soudain, l'obligation ou le désir, tu saurais
écrire,
te servir de ça pour te sortir d'un mauvais pas ou avancer
plus encore.

Mais jamais, nous concernant, jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don (on dit
comme ça, c'est une sorte de don, je crois, tu ris)

jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité
- c'est le mot et un drôle de mot puisqu'il s'agit de toi –
jamais tu ne te sers de cette qualité que tu possèdes, avec
nous, pour nous.

Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas
dignes.

C'est pour les autres.

Ces petits mots

- les phrases elliptiques -

ces petits mots, ils sont toujours écrits au dos de cartes
postales

(nous en avons aujourd'hui une collection enviable)

comme si tu voulais, de cette manière, toujours paraître
être en vacances,

je ne sais pas, je croyais cela,

ou encore, comme si, par avance,

tu voulais réduire la place que tu nous consacrerai

et laisser à tous les regards les messages sans importance
que tu nous adresses.

« Je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour vous. »

Texte E : J.L. Lagarce, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*

[Le « jeune frère » ou « le fils » est de retour dans la maison familiale. Parti depuis longtemps après une dispute avec le père, il arrive épuisé et sans forces. Ses sœurs et sa mère l'installent dans sa chambre d'autrefois.]

LA MERE

Il dort ?

LA PLUS VIEILLE

Je l'ai mis dans sa chambre, celle-là, la même que lorsqu'il était enfant. Les filles m'ont aidée, nous l'avons porté à l'étage et il dort. Il est arrivé épuisé, je crois cela, il ne pouvait plus marcher, je le regardais finir les derniers mètres, il avançait vers nous comme un garçon ivre, je ne le comprenais pas, il était épuisé et semblait tout près de tomber et s'écrouler.

LA MERE

Il ne dit rien ? A toi, il ne t'a rien dit ? Juste un mot avant de dormir encore, de sombrer, pas un mot ? J'aurais voulu qu'il parle, qu'il me dise quelque chose, presque rien, toujours la même histoire, qu'il parle avant de s'étendre à même le sol, avant de tomber, j'aurais voulu entendre le son de sa voix

– « Comme je suis, comme j'ai toujours été... » -

il me faisait peur, qu'il reste ainsi silencieux et qu'il ne nous adresse pas même la parole, cela me faisait peur et qu'il se couche ensuite sans rien demander, qu'il tombe au sol, je ne sais pas dire, j'avais mal, le début de la suffocation.

Je me suis trompée, ce n'est pas ainsi que j'imaginai les choses.

LA PLUS VIEILLE

Dans sa chambre, nous avons laissé les persiennes fermées comme elles le sont toujours, laissant passer, la journée, à peine la lumière et la nuit juste la fraîcheur.

Il est dans son lit, nous avons toujours gardé ce lit, jamais il ne fut question de s'en débarrasser.

- Est-ce que je n'avais pas raison ? S'en débarrasser, c'était renoncer à ce qu'il revienne –

Cette chambre, c'était sa chambre, nous n'en parlions pas, je la lavais, je la rangeais sans fin et jamais nous n'aurions imaginé la vider et la repeindre.

A nouveau, il est dans sa chambre.

Annexe 1

Hélène Kuntz, *Jean-Luc Lagarce dans le mouvement dramatique*, volume IV, p. 20-21

Dans *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, le drame est déjà joué depuis longtemps : un jeune homme a quitté sa famille à la suite d'une dispute avec son père dont les motifs nous échappent. La catastrophe est lointaine, cette scène a été oubliée, déformée à force d'être ressassée. Et nulle autre action ne survient dans le présent de la représentation dramatique. Le « jeune frère » que Lagarce compare à Oreste dans le synopsis de la pièce, ne revient pas pour se livrer à une vengeance, ni même pour accomplir une action, ni même pour proférer une parole. L'absent tant attendu s'écroule sans un mot sur le seuil de la maison familiale, et la comparaison avec le héros antique paraît dès lors fonctionner sur le mode de la dénégation.

Le dispositif de *J'étais dans ma maison...*, cette « lente pavane de femmes autour du lit d'un jeune homme endormi » selon les termes de Lagarce, reprend sur un mode inversé celui de *Juste la fin du monde*. Le retour est désormais envisagé du point de vue de la famille, et le silence du « jeune frère » est comme l'envers des monologues de Louis qui encadrent *Juste la fin du monde*. Parce qu'il échappe aux regards des autres personnages et des spectateurs, le jeune homme est encore absent, comme l'Ulysse de *Elles disent...*, adaptation de *L'Odyssée* créée par Lagarce en 1975. Adaptant une épopée, Lagarce invente un dispositif qui annonce celui de *J'étais dans ma maison...* : Pénélope, Calypso, Circé et Nausicaa ont longuement attendu Ulysse et, à son retour, disent cette vie passée dans l'attente.

Pistes proposées pour bâtir une séquence complémentaire

1 - Intérêt pédagogique du regroupement de textes

En problématisant le groupement de textes autour de l'irruption du tragique dans la sphère familiale, on replace la pièce de Lagarce dans sa filiation originelle : le retour (dimensions mythologique, sacrificielle, politique, symbolique, psychologique, etc.) On propose ici un choix de textes reprenant la relation frère-sœur dans les œuvres théâtrales les plus représentatives.

Présentation succincte des enjeux de chaque texte :

Electre et Oreste : Scène de reconnaissance. Après s'être fait passer pour un mendiant, Oreste dévoile à sa sœur sa véritable identité. La « machine infernale » peut se mettre en route : l'identité d'Oreste garantit ainsi la « pureté » de ses intentions : il est venu à Mycènes pour venger la mort de son père Agamemnon et délivrer Electre de l'emprise du couple Clytemnestre/Egisthe. Le retour d'Oreste s'opère donc sur un mode sacrificiel.

Horace et Camille : Scène de crime d'honneur. Le retour d'Horace, victorieux des trois frères Curiaces en un combat singulier, lui vaut les louanges du peuple romain. Grâce à sa vaillance et à son intelligence, Rome a triomphé de sa rivale, Albe. Camille, fiancée malheureuse d'un des Curiaces, ne veut pas se résigner à la mort de celui-ci. Horace, ivre de sa victoire, n'en accepte pas la contestation, fût-ce au nom de l'amour. La mise à mort de Camille découle de cette logique folle et implacable.

Adrien et Mathilde : Scène de bagarre. Dans la pièce de Koltès, Mathilde revient d'une Algérie déchirée par la guerre pour récupérer sa part d'héritage : la maison où vivent son frère Adrien et les siens. Le retour de Mathilde dans la maison de l'enfance provoque l'écroulement des valeurs auxquelles se réfère Adrien, par ailleurs membre de l'O.A.S. Ainsi l'autorité du frère est contestée de toutes parts : par le départ de son fils Mathieu en Algérie comme parachutiste, par la perte de l'Algérie française, par la vente de l'usine paternelle dont il avait hérité. L'extrait proposé marque le paroxysme de cette évidence : une altercation violente avec sa sœur.

Louis et Suzanne : scène de retrouvailles. Le retour de Louis est vécu par Suzanne comme un retour en grâce du grand frère qui s'était éloigné d'elle. Son absence durant de longues années suscite les reproches de Suzanne : la relation épistolaire qu'il entretenait avec les siens n'était qu'un prétexte, aux yeux de la jeune fille, pour tenir à distance de sa famille l'extraordinaire de sa vie. La petite musique de Suzanne sur le thème des « lettres elliptiques » devient en quelque sorte la métaphore de cette absence.

Le retour du « jeune frère » ou « du fils » dans *J'étais dans ma maison* est plus signifiant encore, puisque ce retour s'achève par un état d'épuisement total. Porté par les femmes, le jeune homme se repose (ou repose ?) dans sa chambre à l'étage. Le chœur des femmes en bas (autre référence à la tragédie classique, à cette « pavane » dont Lagarce parle dans ses notes d'intention) constitue la matrice théâtrale proprement dite. La comparaison de cet extrait avec celui de *Juste la fin du monde* permet de poser aussi la question de la réécriture : le silence de Louis sur sa mort prochaine est ainsi réifié par la chambre dans laquelle les femmes l'ont alité. La chambre à l'étage, que le spectateur ne verra pas, alimente le mystère sur les raisons de ce retour.

Quelques mots sur les documents annexes :

La contribution d'Hélène Kuntz, extraite de *Jean-Luc Lagarce dans le mouvement dramatique*, insiste sur la notion de drame dans les deux pièces : *Juste la fin du monde* et *J'étais dans ma maison*. Dans cette dernière, tout est joué d'avance, puisque le jeune homme est endormi. L'essentiel du drame se joue dans l'attente, dans l'évocation du passé. Le parallèle entre les deux œuvres est donc stimulant pour comprendre pleinement les enjeux de l'écriture et l'évolution du personnage incarnant le retour.

2 – Questions de travail en classe

. Dans le texte A, comment l'effet d'attente est-il exploité jusqu'à la reconnaissance d'Oreste par sa sœur ? Comment, d'un point de vue théâtral, la scène peut-elle être jouée pour ménager cet effet ?

. Etudiez le discours de Camille dans le texte B : quels mots reviennent le plus souvent ? Quelles sont les images les plus signifiantes ?

. Etudiez les différents registres de la scène : comment Corneille les utilise-t-il, et à quelles fins ?

. Dans le texte C, quelles formes revêt la dispute entre Adrien et Mathilde ? Quelle fonction peut-on attribuer aux domestiques qui observent la scène ?

. En quoi le personnage de Mathilde peut-il être assimilé aux femmes insoumises qu'on rencontre parfois au théâtre ? Quelles sont les héroïnes auxquelles vous pourriez la comparer ?

. Comment comprenez-vous l'expression récurrente : « Je défie » ?

. En quoi cette scène peut-elle être une scène de comédie ?

Dans le texte D, comment vous expliquez-vous le silence de Louis ? Etudiez les modalités énonciatives du discours de Suzanne pour répondre à cette question.

Dans le texte E, que symbolise la chambre d'enfant ? Quelle comparaison peut-on établir entre cet extrait et celui de *Juste la fin du monde* ?

Ecriture :

Dans la scène d'*Electre*, demander aux élèves d'écrire toutes les didascalies (lieu, décor, déplacements). Cela leur permet de poser la question du plateau :

. Faut-il un décor réaliste ou au contraire utiliser des éléments métonymiques ?

. Quel sera le parti pris de la mise en scène ?

. La transposition de la tragédie à notre époque est-elle possible ?

. Comment la justifier ?

. Quels costumes les comédiens porteront-ils ?

3 – Petits exercices de mise en jeu des textes :

A - Fractionner la tirade de Suzanne en autant de répliques qu'il y a d'élèves dans la classe. Les distribuer à un groupe d'élèves. Faire tirer au sort une réplique à chaque élève. Une partie d'entre eux se met en cercle, yeux fermés, tandis que l'autre vient lui chuchoter sa réplique à l'oreille. Une fois ce parcours effectué, on inverse les rôles.

Objectifs de l'exercice :

. Permettre à chacun d'écouter le texte dans la plus grande concentration

. Tous les élèves sont impliqués dans le jeu

. Entrée sensible et sensuelle dans le texte (voix, souffle)

B - Faire lire à voix haute les répliques d'Horace et de Camille en proposant plusieurs consignes ludiques :

. Consignes de débit : lire les répliques le plus lentement possible puis le plus rapidement possible.

. Consignes d'intensité : hurler le texte (comme si on était dans un meeting ou sur la place d'un marché), puis le chuchoter.

. Consignes de hauteur de voix : le lire avec une grosse voix grave, puis avec une petite voix aigue.

. Consignes d'état : lire le texte avec colère, avec peur, avec joie, avec étonnement, avec souffrance

Essayer des états très contradictoires pour ne pas verrouiller a priori le ou les sens du texte.

C – Travailler l'adresse : lire pour soi-même quelques vers d'une tirade d'Horace ou de Camille, puis les adresser à quelqu'un en particulier, puis à tous (regard circulaire). Cette technique a pour but de travailler les états du texte et de mettre en bouche des vers difficiles à dire ; autre avantage : apprendre à « casser » la monotonie de l'alexandrin par les effets de voix.